



Le Général JAMES H. WILSON.

Qui représentera l'armée des Etats-Unis aux fêtes du couronnement du roi Edouard VII.

TEMPERATURE

Du 14 janvier 1902.

Thermomètre de E. et L. CLAUDE, Opticiens.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.

Carnet Carnavalesque.

Dates des bals de la saison:

- Falstaffians, 22 janvier.
Mithras, 27 janvier.
Ménus, 6 février.
Protée, 10 février.
Rex, 11 février.
Comus, 11 février.

MONARCHIE

ET

Démocratie.

Nous avons beau fouiller l'histoire des temps modernes et la retourner dans tous les sens, nous n'y trouvons nulle part une époque aussi étrange, aussi féconde en transformations de tout genre, politiques et sociales, que la série des années qui ont clos le dix-huitième siècle et ouvert la porte au dix-neuvième.

La où l'on ne reconnaissait que la monarchie comme forme possible de gouvernement, on ne rencontre plus guères que des républiques. La où s'étendait du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest un immense désert, on voit se dresser une vaste république de près de quatre-vingt millions d'âmes, la plus peuplée des Etats civilisés du globe.

s'établit des relations d'intérêt, des relations d'amitié, presque des relations de famille qui étonnent et semblent inexplicables. Qui nous dira comment s'est établie l'alliance intime qui unit, à l'heure qu'il est, la République ultra-démocratique de France à la monarchie ultra-autocratique de Russie?

Voici qui semble encore plus incompréhensible.

Il y a de par le monde deux grandes puissances divisées, non seulement par les deux vastes océans Atlantique et Pacifique, mais aussi par les principes et par des intérêts absolument opposés, presque inconciliables.

Les voici qui se font des avances mutuellement et régissent entre elles amicalement ce que l'on appelle communément des affaires de famille.

Ici c'est un Czar qui va visiter cordialement une République et auquel le Président de cette République va rendre sa visite avec la même cordialité.

Le prince allemand qui vient aux Etats-Unis, qui y devient l'hôte du Président; et c'est la fille de M. Roosevelt qui est appelée à baptiser un des plus grands navires de guerre de l'Allemagne, qui sait si ce même prince et ce même navire allemands ne seront pas forcés, dans un avenir prochain, d'engager la lutte avec ceux dont ils vont devenir demain les hôtes. Il y a dans l'époque que nous traversons des anomalies qui confondent l'esprit et dont l'avenir seul peut nous donner l'explication.

En attendant, nous voyons, avec une surprise mêlée de fierté, les institutions qui nous régissent faire chaque jour des progrès et marcher rapidement à la conquête du monde.

Le nouveau yacht de Guillaume II.

On a annoncé dernièrement à la Maison Blanche que Miss Alice Roosevelt, fille du président Roosevelt, baptiserait, conformément au désir de l'empereur Guillaume, transmis au Président par l'ambassadeur d'Allemagne, le nouveau yacht de l'Empereur. Ce yacht est actuellement en voie de construction à Station Island.

2,200,000 COURONNES.

La fameuse partie de bacarat dont a déjà parlé L'ABELLE et dans laquelle le comte Joseph Potocki a perdu 2,200,000 couronnes, fait l'entretien de tous les cercles. Le comte est d'ailleurs une personnalité mondiale fort connue. C'est le fils de l'ancien gouverneur de Galicie et président du Conseil autrichien. Son mariage avec une princesse de Radziwill l'allie aux Hohenzollern. Cadet, il n'a pas hérité de son père, mais en a été richement dédommagé par la succession de sa mère, née princesse Szangonoko et connue sous le sobriquet de "Dyka Marieza" (Maritza la sauvage). Le domaine qu'elle lui a légué représente une valeur de 100 millions de roubles, tant en terres cultivées qu'en distilleries, raffineries, etc.

Pour entrer en possession de tous ces biens, le comte a dû se faire naturaliser Russe.

Cette qualité l'expose à être banni d'Autriche à la suite de sa formidable "oultote".

La loi porte, en effet, cette peine contre les étrangers qui se livrent, en Autriche, aux jeux de hasard. Le baron Szemere, Hongrois, c'est-à-dire considéré comme étranger en Autriche, (les Hongrois n'étant sujets de l'empereur François-Joseph que parce que celui-ci est en même temps roi de Hongrie) est exposé à la même peine.

Le procès Potocki-Szemere excite partout un intérêt des plus vifs, et l'on assure que le comte Potocki aurait parié sur les diverses condamnations auxquelles peut donner lieu le procès une somme aussi forte que celle qu'il a perdue pendant la partie de bacarat pour laquelle il est poursuivi!

Pour le couronnement d'Edouard VII.

Les préparatifs en vue du couronnement d'Edouard VII se poursuivent avec une activité fébrile, malgré la date encore bien éloignée à laquelle cette cérémonie doit avoir lieu (26 juin 1902). C'est ainsi que les propriétés de toutes les maisons particulières, aussi bien que ceux de hôtels de tout rang situés sur le passage du cortège, ont conclu des accords avec les parties prenantes pour la location de leurs fenêtres. Impossible, dès maintenant, de se procurer une chambre, à n'importe quel prix. On cite des personnes qui retirent de cette location des sommes doubles et mêmes triples de la valeur de leurs immeubles.

A cette occasion, l'hymne national anglais sera rétabli dans sa forme primitive. Sous le règne de la reine Victoria, l'on disait "God save our gracious Queen"; à partir du 26 juin, on chantera de nouveau: "God save our Lord the King," ainsi que cela s'est pratiqué de 1743, époque où cet hymne avait fait sa première apparition, à 1835.

LEURS ETRENNES.

Le plus généreux de tous les souverains d'Europe, nous apprend le "Cri de Paris," c'est le Czar. Il donne des étrennes à tous les membres de la famille impériale — et Dieu sait s'il y en a — et à tous les fonctionnaires des Palais, jusqu'au plus infime. Cinq mille boîtes de cigares de la Havane sont annuellement distribuées, sans compter les épingles de cravate, boutons de manchette, etc., etc.

Edouard VII, depuis son mariage, donne tous les ans à sa femme douze facons d'eau de Lavande, une fourrure et un objet d'orfèvrerie. A Guillaume II, il envoie à chaque nouvel an une hure de sauglier, un plum pudding et une caisse d'épices.

Le roi des Belges fait cadeau à ses parents et amis de tapis de Bruxelles.

La reine Wilhelmine préfère donner des travaux exécutés par sa royale petite main; son premier époux a reçu cette année une paire de pantoufles.

Le roi d'Espagne a une prédilection pour les animaux vivants; il y a deux ans, il a fait cadeau à sa mère d'un anrochs blanc.

La Reine l'a fait occire et empailler.

Le roi de Grèce adore donner quelques bonnes bouteilles de vin et recevoir en échange un roman, le dernier paru.

Le Sultan envoie à tous ses collègues européens une boîte en bois de rose richement incrustée et contenant, outre un bijou de prix, des douceurs.

Le roi Oscar envoie des... vers de sa composition que personne ne comprend; le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin des pâtés de foie gras.

Quant à Guillaume II, il donne sa photographie, avec dédicace, bien entendu. Cela suffit.

Les journalistes à l'Académie.

A propos d'Henry Fouquier que plusieurs Immortels avaient désiré, paraît-il, avoir pour confrère, est-il exact de dire, que le journalisme n'est pas représenté en ce moment au palais Marzarin?

Combien au contraire de signatures d'académiciens ne voit-on pas tous les jours figurer dans les journaux parisiens! Jamais il n'y en a eu autant ni d'aussi écolantantes.

Tout d'abord sa "Gaulois" qui en réunit en plus grand nombre qu'aucun de ses confrères puisqu'il a la bonne fortune de publier régulièrement des articles du marquis Costa de Beauregard, de MM. François Coppée, Emile Faguet, Albert Vandal et puis que M. Paul Bourget compte également parmi ses collaborateurs les plus aimés dans le domaine de la littérature pure, ainsi que M. Edmond Rostand qui a donné au journal quelques poésies inédites, et M. Henri Lavedan.

A "l'Echo de Paris", M. Jules Lemaitre fait une admirable campagne. M. Henry Houssaye publie également dans le même journal, de temps en temps, de remarquables études.

Le "Journal" s'est assuré le concours de M. Jules Claretie, celui de M. Hanotaux, très averti en toute chose, et de M. Theuriet, instruit principalement sur les choses des champs. M. de

Hérédia s'occupe de de la partie littéraire de cette feuille.

Au "Figaro", M. Pierre Loti, qui est encore militaire, a écrit longtemps côte à côte avec le sieur militariste Anatole France. Triomphe du kaléidoscope.

M. Alfred Mézières donne au "Temps" — trop rarement — d'excellents articles, mais on conviendrait que cet écrivain a quelque qualité pour représenter le journalisme à l'Académie, puis qu'il préside magistralement l'Association des journalistes parisiens.

Au "Journal des Débats", M. Fagnat est chargé de la critique théâtrale.

Il serait équitable de ranger dans la catégorie sinon des journalistes, du moins de leurs cousins proches, les académiciens qui écrivent dans les revues. De ce qu'un article s'étend en vingt ou trente pages, au lieu de se condenser en cent cinquante ou deux cents lignes, il n'est pas moins œuvre de propagande, de renseignement, comme une "copie" donnée à la presse quotidienne. Or, ceux-là sont nombreux au palais Marzarin, qui confient périodiquement leur prose aux revues achalandées.

A tout seigneur, tout honneur. M. Brunetière, en prenant la direction de la "Revue des Deux Mondes", ne s'est pas, grâce à Dieu, enlevé la faculté d'y publier ses beaux travaux, tout en se réjouissant, en dilettante et en homme d'affaires, de recevoir des manuscrits signés de confrères tels que M. Emile Ollivier, dont les souvenirs sur le Second Empire offrent un intérêt; le comte d'Haussonville et M. Albert Sorel, les éloquentes et impartiaux historiens; M. Boissier, l'érudite qui peut dire de la Rome antique: "Elle est toute où je suis"; M. Guillaume, le savant critique d'art; M. Melchior de Vogüé, qui est, on le sait, une des colonnes du temple créé par Balzac.

La "Revue de Paris" se sent plus particulièrement affectionnée par M. Ludovic Halévy. M. Lavisse en dirige la partie politique.

Le comte de Mun et Mgr Perraud ont adressé en ces derniers temps d'intéressantes communications au "Correspondant"; le marquis de Vogüé a publié une belle étude sur le duc de Broglie, lors de la mort de ce dernier.

En dehors de ceux d'entre les Immortels qui sont en ce moment sur la brèche journalistique ou revuesque, l'académisme compte:

M. Paul Deschanel, qui fut des "Débats", et M. Thureau-Danglo, écrivain de haute valeur, qui, avec François Beula, a été le régale des délicats au temps où il dirigeait le "Français".

En y regardant de près, on peut affirmer que les journalistes, à l'Académie, forment une petite minorité, car, aux noms que nous venons de citer, il convient de joindre celui de M. Paul Hervieu, qui a aussi, lui, connu l'atmosphère des bureaux de rédaction, et celui de M. Henri Lavedan, l'enfant chéri de la "Vie Parisienne". De telle sorte que sur les quarante noms d'académiciens, les seuls qui ne rentrent pas dans le tableau que nous venons de tracer se trouvent n'être que sept: MM. Bertolot, Sardou, d'Andriest-Pasquier, Rousseau, Sully Prudhomme, de Freycinet, Gréard.

Jamais, nous le répétons, dans le passé, le journalisme n'a été aussi copieusement représenté sous la coupole. Pour ne parler que du dernier siècle, deux ou trois académiciens seulement avaient fait de la presse leur principale occupation, Prévost-Paradol, John Lemoine et

Hervé. Car Thiers, Mignet et Edmond About n'ont pas été sacrés immortels "parce que" journalistes, peut-être l'ont-ils été "quoique".

En somme, nos aïeux tenaient volontiers rigueur à notre métier et l'académicien ancien journaliste Salvaud était autorisé à dire: "Le journalisme mène à la déchéance, à la condition d'en sortir à temps." Aujourd'hui, ce mot doit être pris à rebours. Ceux qui sont arrivés à tout entrent volontiers dans le journalisme. Personne ne se plaindra d'un pareil chassé-croisé.

UNE VIEILLE COUTUME.

Suivant une coutume très ancienne, la 1re compagnie du 1er régiment de la garde prussienne a fait remettre, le jour de Noël, à l'empereur Guillaume II, par une délégation, un énorme gâteau au miel (sorte de pain d'épice) représentant le cadeau traditionnel offert par cette compagnie à son chef direct. En effet, cette compagnie, dite "du corps", qui a pour capitaine honoraire le roi de Prusse, est commandée effectivement par un "capitaine provisoire". La 2e compagnie du même régiment, sur les contraires de laquelle le prince héritier figure en qualité de lieutenant, a fait parvenir à ce dernier un cadeau analogue.

THEATRES.

THEATRE TULANE.

Comme il fallait s'y attendre après le succès de lundi soir au Tulane, la salle était encore comble hier.

"In the Royal Palace" est une des pièces les mieux construites, les plus littéraires et les mieux intéressantes que l'on ait vues depuis longtemps.

On sait que la pièce se passe dans le palais du roi Philippe II d'Espagne. Tous les personnages sont des grands de la cour; mais c'est surtout sur Don Juan d'Autriche que se portent toutes les attentions, et sur Miss Viola Allen qui dépeint dans le rôle de Dolores de nombreuses et rares qualités. Elle seule suffirait, à la rigueur, au succès de la pièce.

ST. CHARLES ORPHEUM.

C'est décidément lundi prochain qu'a lieu l'ouverture scientifique du St. Charles Orpheum. La salle est complètement prête et les décorations charmantes. Des délégations du dehors assisteront à cette première et le maire, entouré de plusieurs autorités urbaines, honoreront la représentation de sa présence. Les tickets doivent s'y rendre en corps.

THEATRE CRESCENT.

Le Crescent ne désemplit pas depuis dimanche. Les Ministres West ont de nombreux amateurs à la Nouvelle-Orléans, et tous ont répondu à l'appel qui leur était fait par la direction du théâtre. Ce soir et toute la semaine, mêmes divertissements.

THEATRE AUDUBON.

Les amateurs de drame agréablement de scènes comiques, se portent en foule au théâtre Audubon, où la troupe Aubray fait merveille dans "The Guilty Mother." Il en sera ainsi toute la semaine.

GRAND OPERA HOUSE.

Chaque jour voit croître le remarquable succès de la troupe Baldwin-Melville dans "Cumberland 61" au Grand Opera House. C'est devant des salles combles que cette pièce qui nous reporte à une époque héroïque est jouée le soir et en matinée. Il y aura vendredi la matinée habituelle.

THEATRE DE L'OPERA.

L'Opéra nous a donné hier soir, les Huguenots avec un engagement dans le personnel qui a débuté dans le chef-d'œuvre de Meyerbeer à la soirée inaugurale de la saison. M. Duc, dans le rôle de Roulet de Nangys, et M. Occeller dans celui de Duc de Nevers, ont donné un attrait nouveau aux Huguenots dont notre public aime tant la musique.

La salle, nous l'avons constaté avec plaisir, était mieux que convenablement garnie, presque tous les sièges au parquet étant occupés, et aux étages supérieurs, les vides étant très clair-semés.

Il est grand temps que la foule fréquente régulièrement notre théâtre français, car les officiers de la Direction ont dû être grands, depuis bientôt deux mois qu'ils ont commencé son exploitation et faisant les choses fastueusement; c'est-à-dire montant des œuvres à grands frais scéniques et les faisant interpréter par des artistes haut cotés.

La représentation d'hier soir a été brillante; tous les artistes y ont tenu leurs places. Les chœurs et l'orchestre sous la direction d'un chef comme M. Amalou, ont produit de beaux effets, et le Ballet, lui aussi, a donné du relief à cette soirée.

M. Duc a chanté sa romance Plus blanche que la blanche hermine avec art. Sa voix dont la puissance est grande paraît plutôt à son avantage dans un morceau où les coups de clavier sont de rigueur. Dans cette romance des Huguenots, il y a bien des notes, des demi-tones qui à bien réfléchir, mais il lui a fallu parvenir à ce dernier un cadeau analogue.

Le rôle du Duc de Nevers demande de la distinction dans la tenue, dans le jeu. M. Occeller s'est montré à la hauteur du rôle et l'a chanté d'une impeccable façon.

Toujours irréprochable dans ses rôles, M. Brunmann, dans le rôle de Marcel, qui est sans doute le plus important de l'œuvre, s'est montré à la hauteur de son rôle et a chanté d'une voix impeccable.

Mme Fodor, comme Valentine, et Mlle Chambellan, comme Marguerite, ont été très applaudies. Mlle Chambellan a rendu le grand air "O beau pays de la Touraine, semé de rivières de vocalise, avec un rare bonheur.

M. Karloni, un autre artiste consciencieux de la troupe a fait un excellent compte de St. Brice, une grande correction dans son chant et dans son jeu.

Le quatrième acte a été rendu d'une remarquable façon par M. Duc et Mme Fodor. On sait avec quelle intensité éclate la passion de l'amour dans l'immortel duo entre Raoul et Valentine. Tout est entrainement du cœur, des paroles d'honneur, et l'action arrive son paroxysme, quand Raoul se livre à un véritable combat, inspiré qu'il est par Valentine de ne pas partir et sollicité qu'il est d'autre part, par le devoir d'aller secourir ses frères.

M. Duc et Mme Fodor ont été vraiment superbés, leurs voix trahissant l'émotion, l'empassant pour ainsi dire de résonner dans les métaliques à côté des caressantes phrases qui s'entrelient dans le court drame passionnel.

Faut-il ce soir, au bénéfice de cet artiste que le public en si haute estime, M. Bouxmann. C'est croyons-nous, la première fois que s'offre aux habitudes de l'Opéra, l'occasion de louer un jeune talent, un jeune homme de talent, un jeune homme de talent, un jeune homme de talent.

La manifestation dont il sera l'objet ce soir, de la part de notre public, lui vaudra comme une récompense bien méritée de ses brillants états de service.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.00 la douzaine de bouteille livrées à domicile.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

MARJOLAINE.

Par Georges Spitzmuller.

DEUXIEME PARTIE.

COEUR EN DETRESSE.

VII

CAPTIVE!

Suite.

Elle représentait la Vertu.

malheureuse, et lui, le Vice triomphant, manquait devant elle de ce courage crapuleux, force des professionnels du crime.

Toutefois, sa défaillance fut passagère. Raymond se reprit. Il voulait essayer encore de la dompter:

—Lucienne, dit-il sans s'émouvoir du treillisement que cette appellation familière provoquait chez la jeune femme, Lucienne, je vous en prie, revenez à d'autres sentiments... Regardez-moi. Vous ne me reconnaissez pas, bien vrai?

Elle répondit fermement: —Je vous reconnais. Vous êtes le comte d'Abnincourt.

Surpris et décontenancé de cette clairvoyance progressive, Misériès balbutia: —Erreur!...

—Non. —Folie! —Non.

—Folie, vous dis-je! répéta l'anarchiste avec véhémence. Et forcément, il ajouta: —Ignorez-vous donc que vous étiez enfermée à l'asile d'aliénés de Montreuil-sous-Bois?

—Il fallait m'y laisser, monsieur, répliqua froidement Mme Chavennière.

D'Abnincourt demeura interdit. Sa victime l'intimidait par son attitude résolue, par la précision et la brièveté de sa logique.

Sa folie se dissipait-elle? Peut-

être... Il croyait avoir affaire à un pauvre être docile et timoré, et il se trouvait devant une femme décidée à résister à toutes ses suggestions et animée envers lui d'une défiance et d'une hostilité qu'il ne vaincrait point.

Il avait escompté la soumission. Il rencontrait la lutte. Cela l'exaspérait et l'inquiétait à la fois.

Malgré sa hardiesse, il osait à peine lever les yeux sur Lucienne.

Elle avait mis à nu sa véritable identité, percé à jour son abominable comédie.

Maintenant, elle ne le regardait plus. Elle semblait loin de ce qui se passait, loin du monde lui-même.

Dans ses regards anxieux, lucides à présent, se lisaient sa peine infinie, sa détresse profonde...

Car la lumière se faisait, le voile de la démente tombait peu à peu, le sentiment de la réalité devenait plus vif et plus précis.

Mais cette réalité était horrible!...

Lucienne, faisant d'inutiles efforts pour tout comprendre, sentait son âme s'emplit d'une amère douleur.

Une répulsion instinctive la fit soudain s'éloigner du misérable qui la dévorait de ses yeux avides et mauvais. Elle se blottit contre un fauteuil, près de la fenêtre.

Elle avait peur... Son émoi la rendait plus touchante encore. Tremblante, effrayée, elle parut au comte plus désirable que jamais.

—Exquise! pensa-t-il en la détaillant d'un regard connaisseur. Ravissante, la femme de cet excellent frère Jacques... Elle était belle... Il la tenait en son pouvoir... Il en était le maître...

Et, déjà emporté sur les ailes d'un songe voluptueux, il se rapprochait de Lucienne pour baiser son front si pur, pour coller à sa bouche ses lèvres frémissantes.

Il éprouvait, devant la délicate créature abandonnée à lui-même, ce qu'il n'avait jamais ressenti encore; un véritable amour.

Le charme émanant de cette adorable femme agissait puissamment. Bien d'arrêterait la passion tumultueuse qui lui teignait, à présent, le cœur et les sens.

La faiblesse de Lucienne ne serait pas une barrière... Elle lui appartenait... Il s'assit à côté de l'épouse de Jacques et lui prit la main dans ses doigts brûlants.

A ce moment, le misérable sentait courir sous la peau de la jeune femme une sorte de frisson analogue à un courant électrique.

Elle le fixait de ses yeux grands ouverts, pleins de ter-

reur. —Lucienne!... murmurait-il, la voix ardente. Et, se rapprochant, il voulut l'entourer d'une étreinte passionnée.

Elle bondit hors d'attente, et se réfugia dans un coin de la pièce.

La malheureuse tremblait de tous ses membres. Son cœur battait à coups redoublés dans sa poitrine. Elle murmura: —Jacques!... Jacques!...

Pourquoi n'est-tu pas auprès de moi? Viens... J'ai peur!...

Misériès la couvrit d'un regard fascinateur en s'avançant vers elle...

Tout près de Lucienne, maintenant, il ne se sentait pas touché par l'attitude suppliante de sa victime éperdue...

Les doux regards, où passaient tout à l'heure encore, des ombres de démenée, semblaient à présent nets, clairs, sans éblat vireux.

Halestant, terrifiée, Mme Chavennière étendit les mains en avant pour repousser le comte.

Mais par un simple geste, le faux mari eut raison de ce faible effort. Et, d'une voix basse et contenue qui apporta jusqu'au fond de l'être de Lucienne l'haleine embrasée du misérable, il dit:

—Je t'aime! Tu es à moi!... A ces mots, la jeune femme sentit renaitre l'énergie sur le point de l'abandonner.

—Arrière!... s'écria-t-elle. C'est à la femme de votre frère que vous osez parler ainsi!

—Moi frère?... Il n'existe plus pour vous.

—Mort?... Jacques est mort?... Et Lucienne, la voix étranglée.

—Non. Mais ses geôliers le gardent bien.

—Ses geôliers!... Où est-il donc?

—En prison.

—Jacques en prison?... Pourquoi, grand Dieu?

—Il paie les dettes de Misériès l'anarchiste.

La jeune femme devint livide. Elle retomba sur le fauteuil, écorchée.

Pressant son front à deux mains comme pour étouffer une effrayante vision, elle murmura: —C'est vrai, je me souviens... Misériès!...

L'horrible souvenir de la nuit nuptiale et la révélation de la marque infâme que portait son mari, restaient après sa démenée, raison était revenue, et avec elle le sentiment du passé si proche. L'écrasement de son bonheur lui apparut, incommensurable.

Son cœur se brisa... Elle fondit en larmes. Ce fut une crise, longue, épuisante, mais salutaire. Sous les pleurs achevait de fondre la folie.

Les larmes la sauvèrent. Lucienne s'abîmat dans les sanglots.

Elle pleurait ses rêves et sa foi... Elle pleurait son amour... Raymond d'Abnincourt considérait cyniquement cette scène navrante.

Un sourire méchant aux lèvres il contemplait son œuvre, —car causer tant de souffrances et de ruines était pour lui une victoire.

Mais soudain, Lucienne releva la tête, et regardant fixement Misériès:

—Non! s'écria-t-elle, il n'est pas possible que mon Jacques soit un bandit!... Calomnie infâme!... Je veux le revoir, le consoler... Laissez-moi sortir, je vous en supplie à genoux...

—Plus tard, plus tard... répondit-il, ennuyé, excédé.

—Tout de suite...! Il souffre, il m'attend peut-être...

—Tu seras libre, plus tard! fit-il avec une exaltation presque sauvage... Il faut que tu sois à moi...

Cette phrase, aussitôt interrompue, projeta un quelque chose, dans la conscience encore troublée de Lucienne, une lumière fulgurante et rapide, comme celle de la foudre déchirant un rideau de ténébreux.

Les traits de l'épouse de Jacques se contractèrent d'horreur, et, repoussant de toute sa force le lâche qui l'attirait contre lui, elle s'écria:

—Oh! je comprends!... L'assassin, c'est vous encore... Oh! maudit!... Maudit!...